

PETIT, Emmanuelle (2016) *Se souvenir en montagne. Guide, pierres et places dans les Alpes*. Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 240 p. (ISBN 978-2-70612-570-6)

Justine Gagnon

Volume 63, numéro 178, avril 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1075790ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1075790ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gagnon, J. (2019). Compte rendu de [PETIT, Emmanuelle (2016) *Se souvenir en montagne. Guide, pierres et places dans les Alpes*. Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 240 p. (ISBN 978-2-70612-570-6)]. *Cahiers de géographie du Québec*, 63(178), 119–121. <https://doi.org/10.7202/1075790ar>

urbain de chaque ville et campagne française analysée. Les villes sont étudiées aussi bien par rapport à leur morphologie qu'à la distribution de leurs populations et aux pratiques de mobilité qui y ont cours. Sont aussi montrées les formes d'interprétation entre les espaces bâtis et les paysages dit vivants.

Le livre se conclut, en dernière partie, par des photos qui illustrent ce que les auteurs appellent l'«urbain généralisé». Il faut noter que la couverture du territoire par des documents d'urbanisme réglementaire est nécessaire, voire obligatoire.

Cet ouvrage à la fois pertinent et percutant s'adresse à tous les spécialistes qui s'intéressent à la ville, en particulier, et au territoire, en général. Nous sommes passés de la ville diffuse, étalée, fragmentée, à la ville dite frugale ou plutôt au territoire frugal. Promouvoir la frugalité ne suppose pas automatiquement d'aller vers des aménagements à faible technicité (*low-tech*) ou de les confronter à la vision nouvelle d'une ville connectée et durable. Actuellement, les concepts de frugalité et de sobriété effraient, mais un sentiment de besoin se développe pour un éventuel retour à la proximité. L'envie de *low-tech* et de sobriété gagne graduellement du terrain dans l'aménagement du territoire. En France, cela se traduit par des choix de techniques et de matériaux, ainsi que par des méthodes de travail et d'intervention.

Cet ouvrage constitue une réflexion en profondeur sur les enjeux auxquels sont aujourd'hui confrontés les spécialistes du territoire. La vision d'un territoire frugal doit concilier quatre variables: les attentes de mobilité et de sobriété énergétique, les désirs d'espaces et de nature, l'économie de l'usage du sol, de même que le développement équilibré du territoire, avec des logiques simples et spontanées, basées à la fois sur la concentration et la polarisation. Assurer une qualité de vie dans la ville et le territoire à moindres coûts urbains, voilà ce pour quoi plaident les auteurs de ce livre, en considérant urgent que soit relevé le défi du territoire de demain, le territoire frugal.

Rofia ABADA

Faculté d'Architecture et d'Urbanisme
Université Salah Boubnider Constantine 3
Ali Mendjeli (Algérie)

PETIT, Emmanuelle (2016) *Se souvenir en montagne. Guide, pierres et places dans les Alpes*. Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 240 p.

(ISBN 978-2-70612-570-6)



Les questions mémorielles et identitaires qui traversent et animent nos sociétés reposent en partie sur la manière dont les valeurs et les récits qu'elles convoquent sont rendus visibles dans l'espace public. Les configurations spatiales qui assurent aux souvenirs une forme de pérennité se trouvent en effet au cœur des processus de construction et d'affirmation identitaire alors qu'elles modulent le rapport au monde, à soi-même et aux autres. Loin d'être neutre, la quête de mémoire devient celle, plus large, de la transmission des valeurs présumées de nos sociétés et de la consolidation d'événements jugés fondateurs de nos identités. À travers la production et le placement d'artéfacts du souvenir, la mémoire permet ainsi à tous et chacun de se raconter, si ce n'est d'énoncer la place qu'ils et elles occupent – ou souhaitent occuper – dans le monde. Le lieu de mémoire devient miroir de l'appartenance au collectif, si ce n'est créateur de sens commun.

Ce sont ces idées que développe et approfondit Emmanuelle Petit, dans son ouvrage intitulé *Se souvenir en montagne. Guide, pierres et places dans les Alpes*. Prenant pour objet les artéfacts mortuaires assurant la mise en mémoire des morts en montagne, l'auteure nous invite à mettre en question le rôle et la vocation de ces pratiques commémoratives, à la fois témoins et vecteurs d'une identité montagnarde. Appelant à la mémoire les exploits et les drames de ceux et celles qui ont tenté l'ascension des sommets alpins, ces monuments, arborant chacun à sa manière la figure de la montagne, font en sorte, d'une manière distinctive, de rendre visible le souvenir des défunts, mais jettent surtout un éclairage singulier sur la manière dont l'identité s'exprime et se négocie par la spatialisation de la mémoire. Les jeux de placement et d'emplacement qui se jouent dans les discours méticuleusement consignés par Petit révèlent ainsi l'insuffisance de l'objet seul comme support d'une mémoire collective; l'emplacement que tient cet objet et la place qu'on lui confère sont tour à tour garants de sa légitimité.

Le livre se structure autour de trois grands thèmes, qui se déclinent à la manière de variations autour d'un même objet d'étude. Après avoir retracé, dans le plus fin détail, la genèse et la diffusion de ces pratiques commémoratives dans les Alpes, l'auteure se penche, dans un premier temps, sur la légitimité des emplacements du souvenir (variation 1), telle qu'elle s'articule au sein des récits produits par les guides de haute montagne de la Compagnie de Chamonix. Le sens que ces guides confèrent aux différents « emplacements » des artéfacts révèle un étonnant ordonnancement des « places » qui sont dédiées au souvenir des morts. Tous les espaces ne sont pas prompts à accueillir la mémoire des défunts, de même que tous les défunts ne sont pas appelés à être commémorés en ces mêmes espaces. Exposant notamment les réserves que suscite chez les guides l'installation de plaques commémoratives le long des sentiers en montagne, Petit met en évidence les tensions que peuvent générer les vocations plurielles d'un même lieu. Perçue par les guides comme un espace de vie, la montagne se trouve en quelque sorte ternie par celui, plus sombre, de la mort. De la même manière, les défunts dont le rôle social ne se trouve pas validé par le collectif, ne devraient bénéficier que d'une visibilité restreinte, plus intime. Cette première variation dévoile ainsi l'existence de normes, implicites et explicites, qui règlent la reconnaissance symbolique des emplacements et dictent la désignation des places que peuvent – ou non – occuper les disparus.

Dans un deuxième temps, ce sont les jeux de placement se déployant au sein même des cimetières qui retiennent l'attention de l'auteure (variation 2). Bien que considéré par les divers interlocuteurs comme lieu légitime pour le repos et la mise en mémoire des morts, le cimetière fait également l'objet de négociations suivant des modalités bien spécifiques, dont l'ancrage généalogique du défunt, son appartenance institutionnelle à la Compagnie des guides, la dimension héroïque de sa relation à la montagne et les circonstances de son décès. Le cimetière se présente alors comme un lieu emblématique de l'histoire alpine, si bien qu'il se trouve convoité, chez les vivants, par ceux et celles qui désirent y laisser leur trace. À cela s'ajoute enfin la mise en scène du souvenir qui, traitant de diverses manière la référence à la montagne (utilisation du granit, pierre brute, gravures évoquant les sommets, etc.), le rend plus ou moins « lisible » et sensible aux particularités distinctives de la vie alpine (variation 3), autre élément attestant du statut singulier du cimetière et de l'artéfact mortuaire dans la consolidation identitaire au sein des communes de Chamonix et de Bessans.

En dépit d'un objet qui pourrait *a priori* sembler quelque peu hermétique, l'étude que fait Emmanuelle Petit des artéfacts du souvenir ouvre en réalité un questionnement beaucoup plus vaste quant à la spatialisation de la mémoire, la mise en visibilité de certains récits et le rôle de la matérialité des objets dans l'expression des relations sociales et culturelles qui nous animent et nous définissent. En posant la question de la légitimité du souvenir et de son emplacement, de l'étanchéité des espaces de vie et de mort, du droit à la mémoire et des mécanismes sociaux ou culturels qui couvent derrière l'attribution – ou non – d'un espace commémoratif aux défunts, Petit met en lumière l'étendue et la complexité des luttes identitaires, concomitantes de celles de la mémoire, qui se jouent « autour » de l'espace et « avec lui ». Car, à travers les tensions qui se dessinent au fil des discours des habitants, guides, touristes et représentants municipaux interrogés, s'expriment celles, plus larges, du positionnement des individus au sein d'espaces identitaires collectifs, de même que celles de la prédominance de certains récits dans les spatialités nouvellement façonnées.

Dans cette quête de visibilité d'éléments jugés constitutifs de l'histoire chamoniarde, force est d'admettre, en effet, que le récit héroïque de personnages essentiellement masculins domine l'espace de la mémoire consacrée. Si cette dimension n'est pas élaborée dans l'ouvrage – cela dit, elle n'en constitue pas le sujet – il demeure toutefois frappant de constater l'omniprésence, à travers tous ces monuments et artéfacts du souvenir, de l'expérience singulière des hommes ayant tenté l'ascension des sommets au péril de leur vie. À l'image de l'histoire patriotique, celle de la conquête des montagnes se raconte suivant la trajectoire d'un nombre restreint de héros, néanmoins porteurs de l'identité d'une communauté entière. Par-delà les enjeux que soulèvent l'emplacement et la mise en scène des souvenirs, celle de leur essence même s'impose à son tour. Quels récits sont désignés comme étant les plus fédérateurs pour une collectivité ? Et quels sont les risques d'une surexposition mémorielle d'expériences à ce point circonscrites ?

Quoi qu'il en soit, ce livre constitue une contribution fort pertinente à la compréhension des dimensions spatiales de la mémoire et de la construction identitaire. La mort, quant à elle, a ceci de particulier qu'elle nous met face à notre propre finalité et à celle des gens qui nous entourent ; elle constitue en cela un événement particulièrement propice pour entrevoir la continuité dans l'interruption. Dans ce

contexte, l'espace et ses configurations deviennent le socle de cette pérennité symbolique, puisque interdépendants de l'expérience du souvenir et de sa matérialisation.

Justine GAGNON

Département de géographie
Université Laval
Québec (Canada)



GHORRA-GOBIN, Cynthia et REGHEZZA-ZITT, Magali (dir.) (2016) *Entre local et global : les territoires dans la mondialisation*. Paris, Éditions Le Manuscrit, 280 p.

(ISBN : 978-2-30404-584-0)

Paru en 2016, le recueil de textes édités par Cynthia Ghorra-Gobin et Magalie Reghezza-Zitt, *Entre local et global*, «est le résultat de plusieurs séminaires de recherche qui se sont tenus à l'ENS entre 2010 et 2014» (p. 9). En sept chapitres, auxquels

s'ajoutent une introduction et une conclusion rédigées par elles, les directrices de la publication proposent une lecture, des analyses et des interprétations des liens entre le local et le global, à l'intérieur du cadre de la mondialisation ou des mondialisations, comme elles en soulignent d'emblée (p. 9). Le choix des thèmes est complètement éclaté, ce qui, à défaut d'une cohérence d'ensemble, fournit un portrait diversifié des ramifications où l'on peut retrouver cette mondialisation envahissante, y compris sur le plan identitaire : les pratiques touristiques des tours du monde, les aéroports comme objet géographique, la gestion de l'eau en Argentine, la crise des *subprimes* aux États-Unis, les mobilisations citoyennes ou citoyennes à Détroit (États-Unis), ainsi que le cas de l'aménagement d'une décharge à Buenos Aires (Argentine).

Dans tous les cas, nous sont présentées soit des analyses des dynamiques actuelles de la mondialisation, soit des réponses aux problèmes que la version néolibérale de la mondialisation cause un peu partout. À certains égards, ces réponses – en particulier le cas de la gestion de l'eau en Argentine, décrit par Florentin (p. 105-142) – sont parfaitement analogues à celles évoquées par Karl Polanyi quand il discute de «l'autodéfense de la société», à

l'époque de la *Grande transformation* qu'il a décrite et qui, en moins d'une génération, a fait sombrer le monde dans les deux grandes guerres mondiales, dans la première moitié du XX^e siècle (Polanyi, 1944). D'ailleurs, l'exemple des mobilisations citoyennes locales à Détroit le démontre aussi : «Ces interventions urbaines conçues comme un palliatif, voire une contestation, des carences publiques présentent donc en germe le danger de devenir des alibis pour les processus qu'elles souhaitent combattre en premier lieu» (chapitre de Nédélec, p. 199).

Les directrices de l'ouvrage enrichissent la réflexion présentée dans les études de cas en discutant du «global» et du «local» comme schèmes de pensée, tout comme de leur transformation, en particulier à partir des dynamiques de globalisation ou de mondialisation, dans leurs différentes acceptions (p. 13-22). Entre autres, elles distinguent «l'interdépendance systémique [qui] se retrouve dans le préfixe “trans-” que l'on utilise fréquemment lorsque l'on parle de global [...] alors que la mondialisation est le domaine du “multi-” [...]» (p. 17).

Peut-être, pourrait-on critiquer leur manière de percevoir certains liens entre local et global. Si, bien sûr, des acteurs globaux s'incrémentent et influencent la course de territoires locaux, les entreprises, les organisations non gouvernementales (ONG) ou les diasporas n'ont pas le monopole du travail (pris dans le sens raffestinien : énergie + information = travail ; Raffestin, 1980) au niveau global. «Les habitants (acteurs locaux) ont [certes] des capacités de mobilisation pour affronter les acteurs globaux, économique ou politique» (p. 21), mais ces capacités ne sont pas que locales. Le soulèvement au Chiapas, en 1994, est un bel exemple où des acteurs locaux (le sous-commandant Marcos), simplement par leur capacité à intervenir dans l'arène médiatique internationale, ont réussi à transformer un enjeu local en question plus globale et à faire pression sur le gouvernement mexicain.

Enfin, même si l'argumentation autour de certains thèmes n'est pas tout à fait convaincante (comme le concept de «co-spatialité», des pages 91 à 93, chapitre de Frétiigny), et même si subsistent dans le texte plusieurs erreurs typographiques et syntaxiques, la contribution globale de cet ouvrage reste importante pour nous permettre d'approfondir notre connaissance de la complexité systémique de l'économie de marché, ainsi que des dynamiques de